

LE

PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. 2' »
 SIX MOIS. 4 »
 UN AN. 8 »



LE PASSE-TEMPS

A SES LECTEURS

M. ESCALAIS

DE L'OPÉRA



ESCALAIS (Léonce Antoine), artiste de l'Opéra, est né le 8 août 1859, à Cuxac-d'Aude (Aude). A dix-huit ans, il entra au Conservatoire de Toulouse, où il se plaça immédiatement à la tête de ses camarades. En 1881, il passa l'examen d'admission au Conservatoire de Paris, il fut reçu à l'unanimité; entré dans la classe de M. Crosti, en 1883, il remportait un premier prix de chant et un second d'opéra.

Engagé de suite à l'Académie nationale de musique, il fit ses débuts dans le rôle d'Arnold de *Guillaume-Tell*, le 12 octobre 1883, le 28 décembre de la même année, *La Juive* assurait sa réputation de fort ténor; le 5 mai de l'année suivante, il abordait le rôle écrasant de Robert dans *Robert le Diable*, il y remporta un très grand succès.

Depuis, il a interprété les *Huguenots*, l'*Africain*, *Faust*, *Sigurd*, et a joué tous les grands rôles du répertoire.

Nous avons pu apprécier, comme il le mérite, le talent si complet de M. Escalais. Depuis un mois, il a chanté au Grand-Théâtre, et toujours avec le même succès, les meilleurs rôles de son répertoire: *Guillaume*, *Robert*, *La Juive*, et les *Huguenots*.

Sommaire

M. Escalais	LA RÉDACTION
Causerie	LUCIEN.
Propos humoristiques	P. BATAILLE
Nos Théâtres	X.
Le Théâtre aux Moëllons dormants.	FRANC-SILLON
Montpellier	GUILO.
Le Bouquet (poème)	P. BRONDEL.
Lise (nouvelle).	L. D'ORNEK
Chant du Sommeil (sonnet).	M. LENTILLON.
Bulletin financier.	X.

CAUSERIE

Cannes, 31 décembre 1891.

Vous avez bien voulu — mon cher Directeur — m'accorder, pour étrennes, quelques jours de congé. J'en ai profité pour venir prendre dans ce délicieux pays, qu'on qualifie poétiquement de côte d'azur, un bain d'air et de soleil.

Quitter Lyon à six heures du soir en plein hiver et se réveiller le lendemain matin à Cannes, en plein printemps, n'est-ce pas là un véritable rêve? Je me demande encore si je suis bien éveillé. Je viens de lire, dans les journaux de Lyon, que votre ville est enveloppée d'épais brouillards, qu'on entend dans les rues les appels des tramways redoutant une rencontre, et je vous écris, ma fenêtre ouverte, avec un soleil inondant ma chambre, d'où je vois la mer à perte de vue. Le jardin de la délicieuse villa que j'habite est rempli de fleurs, non pas de ces fleurs anémiques cultivées dans les serres, mais des roses luxuriantes, vigoureuses et parfumées, telles qu'à Lyon nous ne les voyons qu'en été.

Nice est la grande ville avec le mouvement et l'animation que donne une nombreuse population. Cannes est, au contraire, une façon de campagne. Supposez les Etroits s'étendant sur une longueur de quatre kilomètres, avec la mer remplaçant la Saône, et vous aurez une idée très exacte de la Croisette, la promenade principale de Cannes sur laquelle on se donne rendez-vous. Sur cette promenade s'étagent des villas ayant toutes une physionomie originale, auxquelles on pourrait faire parfois le reproche de trop viser à l'originalité, car lorsqu'on ne la trouve pas on tombe dans le mauvais goût.

Ces villas poussent ici comme les roses. L'année dernière il existait sur la Croisette un emplacement vide; je le retrouve cette année

occupé par deux villas similaires et superposées, appartenant à deux Lyonnais: M. Mangini et M. Gillet, le riche teinturier. — Mes compliments.

Ce qui caractérise la population nomade de Cannes, c'est sa richesse. On ne compte pas ici les millionnaires, on les remue à la pelle. Les Anglais figurent en majorité dans cette population. C'est, du reste, un Anglais, lord Brougham, qui a découvert Cannes et y a attiré ses compatriotes. Les Cannois, reconnaissants, ont élevé sur la promenade de la Croisette une statue au noble étranger auquel la ville doit la meilleure part de sa prospérité.

Je vous parlais de la richesse de la population étrangère; elle s'affirme dans la construction des villas, dont bon nombre pourraient, sans prétention, porter le nom de château. Une villa de la valeur d'un ou deux millions est chose des plus communes. J'en ai visité quelques-unes: le luxe intérieur l'emporte encore sur celui de l'extérieur; je ne puis mieux faire, pour vous en donner une idée, que de rappeler à votre souvenir les salons des palais nationaux.

Toutes les aristocraties sont ici représentées: celles de la naissance, de la situation, du nom, de la fortune. Les princes comme les Radzivil coudoient les banquiers comme les Rothschild; des chocolatiers comme les Menier (le seul chocolat qui blanchisse en vieillissant) et les Marquis ont des villas splendides.

La plupart de ces personnages ont non seulement leurs équipages, mais encore leurs yacks pour faire des promenades en mer, c'est là un luxe qui n'est pas à la portée de tout le monde. Il y a, en ce moment même, un prince russe, dont je crains d'imprimer le nom, qui a un yack comportant cinquante hommes d'équipage et quatre officiers. J'ai interrogé le capitaine de port pour savoir ce que cela pouvait bien coûter; il estime, au plus bas mot, la dépense à quatre ou cinq cent mille francs par an. Que vous en semble d'un homme qui, sans se gêner, peut se passer pareille fantaisie?

Parmi ces yacks il en est un que je n'ai pas pu voir sans émotion, c'est le *Bel Ami* de ce pauvre Guy de Maupassant. C'est un modeste petit bateau à voiles. Il se balance aujourd'hui tristement abandonné dans le port. J'ai vainement cherché à avoir des nouvelles de l'illustre écrivain, qui vivait ici seul, isolé, ne fréquentant personne. Il faut espérer que sa solide constitution triomphera du mal dont il souffre et qui est dû à un excès de travail. Quel que

soit son talent, ce n'est pas sans danger pour sa santé qu'un écrivain peut se surmener pour conquérir la fortune.

On est trop, à Cannes, dans le voisinage de Monaco pour ne pas aller de loin en loin rendre visite à la Veuve. La Veuve est ici, dans le langage familier, le nom donné à M^{me} veuve Blanc, la principale propriétaire des jeux de Montecarlo. On part toujours triomphant avec l'espérance de faire sauter la Banque; mais le retour ressemble rarement au départ. Il n'est pas besoin d'interroger celui qui, le soir, débarque du train pour savoir si le sort lui a été favorable, et l'on voit plus de visages attristés que de mines radieuses. Si la Banque de Montecarlo a gagné l'année dernière vingt millions, on devrait bien penser qu'elle les a pris dans la poche des naïfs. Ce qui rend la Banque invincible, c'est qu'elle peut rester toujours sur le champ de bataille, dont la plupart se retirent en y laissant un bras ou une jambe. Elle a — en fait d'écus — la force du nombre. On ne saurait — hélas! les Français l'ont appris tristement à leurs dépens — lutter contre cette force des gros bataillons.

J'ai rencontré, il y a deux jours, un Lyonnais de mes amis, retour de Montecarlo; il en revenait avec cinq mille francs de bénéfice.

— J'ai trouvé, me dit-il, un système infail-
lible, j'en ai fait l'essai aujourd'hui, demain je
quadruplerai mon gain.

Hélas! les jours se suivent et ne se ressem-
blent pas : le lendemain, je rencontrais de nou-
veau mon ami, mais cette fois la mine piteuse;
avec son système infailible il avait perdu ses
cinq mille francs de la veille, accompagnés de
dix autres billets de mille.

— Surtout, ajouta-t-il en me faisant sa con-
fession, ne le dites pas à ma femme.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'aucun joueur
ne veut pas avoir perdu. On a toujours quel-
que peu honte de figurer parmi les imbéciles
sur lesquels la Banque de Montecarlo prélève
chaque année une vingtaine de millions.

F. LUCIEN.

PROPOS HUMORISTIQUES

Cherchez l'Assassin !

On le cherche et on le trouve... quelque-
fois.

Il fut un temps — pas trop éloigné de nous
— où on ne le trouvait jamais; quand les
agents croyaient le tenir, il glissait — subre-
pticement — entre leurs mains : plus fort que
les *illusionnistes* qui n'escamotent que des
compères; il s'escamotait lui-même !

C'était le temps où un vieux juge d'instruc-
tion — forcé de convenir de l'impuissance de la
justice — s'en consolait en disant :

— Nous trouvons rarement les assassins, cela
est vrai, mais en revanche nous découvrons
presque toujours les victimes !

Plus que boiteuse — atteinte d'*ataxie loco-
motrice* — la justice reculait alors de deux
pas quand elle en faisait un : à ce train là, une
affaire était vite classée.

Privée des ressources — incalculables et
précieuses — qu'offre le télégraphe électrique,
la police était obligée de fonder sur les remords
du criminel, un espoir qui se réalisait bien ra-
rement.

Et cela d'autant moins que le remords —
au dire de certains psychologues — n'existe

pas, qu'il a été tout simplement inventé par
des littérateurs aux abois et des dramaturges
désireux de créer — pour le théâtre — des scè-
nes émouvantes.

On espérait néanmoins que — soumis et re-
pentant — l'assassin viendrait — un jour ou
l'autre — se dénoncer lui-même; pour un peu
on l'aurait invité — par la voie de la presse —
à passer au commissariat de police le plus pro-
chain, pour y donner des explications sur sa
mauvaise conduite.

Les journaux étaient si peu lus, que cette
invitation serait évidemment restée lettre
morte et puis — pourquoi ne pas le dire? — à
part les magistrats qui croyaient devoir s'en
occuper, personne alors ne s'intéressait aux
assassins, vulgaires chourineurs dénués de tout
génie inventif.

L'assassinat a progressé — comme tout le
reste — les criminels d'aujourd'hui sont des
artistes, des *dilettantes* qui préparent leur
coup comme on prépare une opération de ban-
que, en examinant les chances, en pesant les
conséquences et — finalement — ne se décident
que lorsqu'ils sont à peu près certains de dé-
router les limiers que la Sûreté ne manquera
pas de lancer à leur poursuite.

Les escarpes d'autrefois en étaient encore à
l'A B C du métier, leurs finesses — cousues de
fil blanc — feraient actuellement pouffer de
rire le gendarme le moins enclin à la gaieté et
— comme l'affirme un vieux refrain — dans la
gendarmérie, quand un gendarme rit, tous les
gendarmes rient !

C'est vous dire de quelle immense hilarité
serait accueillie — dans ce corps intelligent
mais soupçonneux — une réédition des moyens
primitifs, qu'employaient Lacenaire et Pava-
voine, pour se dérober au sort qui les atten-
dait.

Il est de règle — aujourd'hui — de s'en pren-
dre à la presse du retentissement qu'ont — chez
nous — les affaires criminelles habilement
charpentées; on la blâme de faire des enquêtes
à côté de celles de la justice, de donner des
détails trop circonstanciés sur les antécédents
du meurtrier, les mœurs et les relations de la
victime.

Je reconnais volontiers que — grâce aux
assassins — les journaux ne courent plus le
risque de manquer de copie, les Pranzini, les
Gamahut, les Anastay sont — à ce titre — la
Providence des journalistes, mais de là à pré-
tendre que la publicité donnée à tel ou tel
crime incite certaines natures à l'imiter, il y a
loin.

Je doute fort que le pastiche dans l'horrible,
ait une pareille puissance d'initiation.

Si cette surabondance de renseignements,
mis en lumière, convenablement dramatisés, a
un mauvais côté, c'est aux lecteurs de journaux
— non au journal — qu'il faut s'en prendre.

Le journal qui s'aviserait de faire le silence
sur le crime du jour, passerait pour un organe
mal informé et verrait sa vente tomber à zéro.

Chose triste à dire, toute une classe de lec-
teurs — la plus nombreuse à coup sûr — est
positivement assoiffée de causes célèbres.

Le récit d'un *beau crime* — où le mystère,
se mêle agréablement à l'épouvante — fait
éprouver à des gens incapables de tourmenter
un hanneton, une jouissance qu'ils ne cherchent
pas à dissimuler : ils trouvent dans le journal
à un sou, des émotions que le théâtre leur fait
payer beaucoup plus cher.

Si le crime se fait trop attendre, la vie —
pour eux — devient monotone, insupportable,
ils se demandent — avec une réelle mauvaise
humeur — s'il ne reste pas encore dans un
coin de notre belle France, un « homme brun »
disposé à étonner le monde par sa scélératesse.

Un physiologiste — M. Lombroso — pré-
tend que, neuf fois sur dix, l'assassin est brun.

Pourquoi cette particularité? Ah! dame, je
n'en sais rien : je ne veux — d'ailleurs —
aucun mal aux bruns.

Je suppose que M. Lombroso a dû étayer
son observation sur de formidables colonnes de

chiffres : il ajoute même que le criminel a sou-
vent la chevelure abondante et la barbe rare.
Méfiez-vous de l'imberbe! dit un proverbe
italien.

D'autre part, un légiste, M. Tarde, veut
bien nous apprendre que le criminel de nature,
est — comme le quadrumane — pourvu de
longs bras, et possède la faculté de se servir
également des deux mains.

M. Deibler a — en ce moment — huit
condamnés à mort sur la planche; je ne veux
pas dire : sur la planche fatale, puisqu'il est à
peu près certain que sur ces huit condamnés,
quatre — au moins — ne bénéficieront pas de
l'article 12 du Code pénal. L'occasion serait
favorable — ce me semble — pour vérifier sur
ces criminels, l'assertion de M. Tarde, en ce
qui concerne la longueur des bras.

Jusqu'à plus ample informé, j'estime que les
quatre condamnés qui verront leur peine com-
muée, auront eu la sage précaution de s'adres-
ser à des gens ayant le bras plus long qu'eux !

L'assassin se met bien, il a le coup de mar-
teau élégant, joue du couteau comme Paganini
jouait du violon : en virtuose.

Il se possède, il est maître de lui, et quand
il se retire — poursuivi par les derniers cris
de sa victime — il a encore l'aplomb d'inter-
peller la concierge de l'immeuble qu'il a honoré
de sa présence, et de lui dire de l'air d'un
homme qui ne demande que la paix et la tran-
quillité :

— Ah ça, que se passe-t-il donc dans cette
maison ?

Il sait bien — le gaillard ! — qu'il va deve-
nir l'homme du jour, on se passionnera pour
lui, chacun se montrera avide de connaître
son passé, ses habitudes, ses maîtresses, on se
dira :

— Ce n'est pas un homme ordinaire, comment
a-t-il fait pour se laisser pincer, il lui était si
facile d'établir un alibi ?

L'alibi, tout est là !

Le soin primordial de tout assassin, doit-être
de s'en préparer un — il s'en préparerait plu-
sieurs que cela vaudrait encore mieux pour sa
sécurité — et quand cette question insidieuse
— surtout si le crime remonte à plusieurs mois
— lui sera posée.

— Où étiez-vous, le vingt-sept octobre, à neuf
heures trois quarts du soir ?

S'il est en mesure de répondre sans hésita-
tion :

— A cette heure-là, j'étais au *café des
Aveugles*, je faisais comme d'habitude, ma
partie de dominos avec Batifol, il se souvien-
dra certainement de cette soirée, c'est la seule
fois qu'à l'aide d'un double-six triomphant, il
ait réussi à me faire payer sa consommation !

Il aura de grandes chances d'être mis en
liberté, dès l'instant que Batifol — mettant
tout amour-propre de côté — avouera noble-
ment ses défaites antérieures.

Le magistrat instructeur objectera peut-être
qu'en fait de dominos, Batifol passe pour une
mazette et que s'il est parvenu — ce soir là
— à battre à plate couture l'accusé, c'est pré-
cisément par ce que celui-ci n'était pas dans
son état ordinaire et que le sang-froid lui fai-
sait complètement défaut.

Cette fâcheuse présomption ne suffirait pas
à établir la culpabilité; en s'obstinant à lui
mettre constamment entre les mains le double
blanc, la guigne a très bien pu faire sortir
l'accusé de son caractère; l'important c'est
qu'il ne soit pas sorti du café avant l'heure du
crime.

L'affaire se réduit donc à une question d'hor-
loge et les horloges ont le grand tort d'être
comme les femmes : elles ne s'accordent jamais
entr'elles !

Il est à remarquer que même à trois mois,
à six mois de distance, le gredin peut toujours
dire où il était, et ce qu'il faisait.

L'honnête homme — lui — ne prend pas
note de ses moindres actes : à moins que ce
jour là n'ait été marqué par un des grands
événements de son existence : son mariage,

l'arrivée de son premier né, la mort d'un oncle à héritage, il sera fort embarrassé de dire où il était, le vingt-sept octobre, à neuf heures quarante-cinq, et cet embarras autorisera le juge à lui octroyer... un mandat d'écrou.

A cela il y aurait un remède préventif : ce serait d'inscrire jour par jour, heure par heure, sur un carnet — disposé à cet effet — nos menues actions, puisque ce sont surtout celles qui nous échappent.

Cela ressemblerait — j'en conviens — à une confession générale, tribunal pour tribunal, celui de la pénitence est incontestablement moins sévère que l'autre, n'y aurait-il pas des inconvénients, quand même, à tenir constamment à jour le livre de caisse de nos plaisirs et de nos chagrins ? Nos chagrins, passe encore, ils ne font envie à personne, mais nos plaisirs !

Magistrats, méfiez-vous de l'homme qui a un alibi : sa culpabilité est certaine.

L'assassin ne veut plus de complices, il opère seul : on n'est jamais mieux servi que par soi-même. Il en a eût à Eyraud d'avoir mis sa petite amie au courant de ses démêlés avec Gouffé.

Amour ! Amour ! quand tu nous tiens
On peut bien dire : Adieu prudence !

L'axiome judiciaire : « Cherchez la femme » n'a pas vieilli, quand la femme est trouvée, l'homme est pris.

L'absence de complices rend la recherche de l'assassin plus difficile, il faut à l'agent de la sûreté du coup d'œil et de la décision : tant pis pour lui, s'il se laisse « enliser » par les racontars qu'il entend, les renseignements qu'on lui apporte.

De toutes les pistes qui s'offrent à lui, un flair spécial doit lui indiquer la bonne et quand il la tient rien ne l'arrête, il va de l'avant, sautant par dessus les obstacles, jusqu'à ce qu'il ait trouvé celui qu'il cherche.

Au fond, le criminel est lâche, après avoir déployé toutes les ressources imaginables pour se dérober au châtement qu'il a encouru, il se laisse généralement arrêter sans résistance : partie perdue, à quoi bon se fâcher ?

Les témoins sont les auxiliaires les plus dangereux de la police : Ceux qui ont vraiment quelque chose à dire, se taisent toujours, ceux qui n'ont rien à dire, ne demandent qu'à parler.

Oh ! se trouver mêlé à une affaire dont tout le monde s'occupe, attirer sur soi l'attention de ses contemporains, voir les reporters se mettre à quatre, à dix, à vingt pour vous faire parler, être témoin enfin : Quel rêve !

Vous ne vous doutez pas du nombre de gens dont toute l'ambition s'arrête là ; témoigner, potiner, inventer au besoin, pouvoir dire : l'affaire Anastay, j'en suis ! j'ai vu l'assassin, je lui ai parlé ; glisser mystérieusement dans l'oreille de ses amis, de ses voisins, de sa concierge, des mots à double entente, faire des révélations importantes à l'épicier d'à côté, reconstituer la scène du crime chez le marchand de vins du coin, tout cela exerce sur certains individus une irrésistible fascination.

Souvent il arrive ceci : une fois dans le cabinet du magistrat instructeur, l'homme qui prétendait avoir tout vu, tout entendu, reste bouche bée.

A cet ordre — Dites ce que vous savez ? il répond tout penaud — Je ne sais rien du tout ! Par exemple où le rôle du témoin cesse d'être folâtre, c'est quand il se laisse — à propos de bottes — entraîner à prendre une part trop vive à l'affaire.

Quand il s'agit de bottes — a dit quelque part Clovis Hugues — on voit poindre des gendarmes ; le témoin n'est plus glorieux, quand il se sent appréhendé au collet par ces braves à tricorne et à aiguillettes, qui n'ont pas toujours les yeux de Chimène pour les Rodrigues de la déposition.

Et c'est ainsi qu'après avoir éprouvé un désir immodéré de lever la main, le témoin n'aspire plus qu'à pouvoir lever... le pied !

Voulez-vous savoir exactement le fond de ma pensée : les témoins me font toujours rire !

Pierre BATAILLE.

NOS THÉÂTRES

GRAND-THÉÂTRE

Lohengrin a-t-il dit son dernier mot ?

A voir la foule qui se pressait encore à la dernière des dernières représentations, je doute fort que le dernier chant du galant chevalier ait été... le chant du Cygne.

L'ancien répertoire a été mis à contribution — cette semaine — pour faciliter les répétitions de *Sigurd* qui doit passer dans la première quinzaine de janvier et du *Tannhauser*, pour lequel M. Poncet vient d'engager M. Chevalier, fort ténor qui a tenu l'emploi à Marseille, à Saint-Petersbourg et à la Monnaie de Bruxelles.

Une bonne nouvelle nous est confirmée : M. M^{me} Escalais resteront à Lyon jusqu'à la fin de la saison. M. Escalais étudie en ce moment *Samson et Dalila*.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

M. Dalbert n'a pas voulu nous laisser finir l'année — encore moins la commencer — avec les sombres péripéties du *Petit Jacques*, un drame de Claretie où les amateurs d'émotions fortes peuvent s'en régaler à leur aise.

Il a tenu aussi à contenter les amateurs de la Comédie avec *Les Jobards*, la très heureuse tentative de deux jeunes auteurs MM. Guinon et Denier.

Les mêmes ont comas un vaudeville qui se recommande d'une façon toute spéciale aux gens moroses : *J'épouse ma femme* !

Pour se débarrasser d'une maîtresse dont il croit avoir à se plaindre, Mirandol l'épouse, dans l'espoir de pouvoir ensuite bénéficier des avantages du divorce ; il en est pour sa combinaison. De légère et d'évaporée qu'elle était, Léonide une fois mariée, s'avise de devenir une épouse modèle, et se montre même — entre nous — d'un rigorisme un peu exagéré : tout est bien qui finit bien !

Cette folie en deux actes est lestement enlevée par MM. Beroudilhe, Dolnay, Paul Jorge, M^{mes} Berthe Dick et Page.

A bientôt : *L'Auberge des Mariniers*.

THÉÂTRE BELLECOUR

Garnecray — en ses *Aventures, voyages et combats de terre et de mer* — nous a raconté tout au long les exploits de Robert Surcouf.

MM. Chivot et Duru — les joyeux vaudevillistes — ont pris texte de l'existence mouvementée de l'illustre corsaire malouin, pour en faire le héros d'un brillant épisode où les feux de mousqueterie, la canonnade, le spectacle d'un combat naval, alternent avec des dialogues fort amusants, les uns et les autres accompagnés d'une musique sans prétention où l'on reconnaît néanmoins le talent et l'habileté de M. Robert Planquette, le compositeur que les *Cloches de Corneville* ont rendu populaire.

Cette opérette — l'affiche n'a pas tout-à-fait

tort de la décorer du nom d'opéra-comique — est d'une moralité irréprochable, une véritable pièce de vacances, elle est montée avec le luxe et le soin qu'on a l'habitude de rencontrer au théâtre Bellecour, jouée en de luxueux décors et agrémentée de deux grands ballets.

Le côté comique en est confié à M. Belliard, qui s'est taillé un gros succès dans le rôle de *Gargousse*, à M^{me} Edeliney, le charmant cupidon d'*Orphée aux enfers*, pleine d'entrain sous le costume du mousse Flageolet, à M. Charles Mey, qui a su tirer tout le parti possible du rôle secondaire de *Kerbinou*.

M. Nigri qui — à la première représentation — avait joué et chanté avec beaucoup d'énergie et de chaleur le rôle de *Surcouf*, a — pour cause d'indisposition — été remplacé à la seconde par M. Chalmin, dont le succès ne saurait être moindre.

M^{me} Montbars (Yvonne) M^{me} Belliard, MM. Durozel et Parenti ne méritent que des éloges.

M. Verdillet — toujours infatigable — se dispose à monter *le Petit Duc* qui n'a pas été représenté à Lyon depuis une dizaine d'années.

X.

CIRQUE RANCY

Nous avons constaté déjà le succès légitime et mérité de la troupe Rancy dont les éléments de grande valeur constituaient déjà un spectacle corsé et intéressant mais depuis elle s'est singulièrement accrue et enrichie d'attractions importantes.

En effet, jeudi nous avons assisté aux débuts des Dumbars, un groupe de gymnasiarques aériens dont le travail a paru vivement impressionner le public, les frères Raës, nous ont montré une boxe des plus excentriques, d'un grotesque achevé, c'est une des plus amusantes parodies de boxe que nous ayons jamais vue ; la corde raide est pour M. Pratti un tremplin sur lequel il se livre aux sauts les plus étonnants, quant à Caviar, c'est bien pour nous un phénomène étrange que cet ours presque gracieux à cheval, dans tous les cas très extraordinaire, car il semble fort à l'aise sur son panneau et y exécute des sauts de banderolles et des passages de cerceaux qu'envierait la plus expérimentée des écuyères, mais où il a gagné tous les suffrages du public, c'est dans sa lutte vive et mouvementée avec un énorme dogue d'Ulm, qui ne lui cède en rien pour la force, la vivacité et le courage.

A la représentation du soir nous avons pu assister au triomphe de M. Fillis, que nous ne connaissions encore que comme théoricien savant en matière d'équitation, il s'est montré praticien aussi habile au moins dans la séance de haute école qui lui a valu une vraie bourrasque de bravos.

Il appartenait bien à M. Rancy de nous montrer cette rareté dans l'art hippique et il paraît qu'il nous ménage encore bien d'autres surprises.

En tous cas le programme actuel du Cirque présente à notre sens le *summun* de ce que l'on peut faire en spectacle équestre.

Le Théâtre aux Moëllons dormant

Pénélope était aussi inconsolable que Calypso du départ d'Ulysse. Pour charmer les loisirs que lui créait l'absence de ce héros, la reine d'Ithaque entreprit la reconstruction du « Théâtre de l'Opéra-Comique » dont elle tissait déjà la toile dans l'Odyssée du divin Homère.

Afin de faire *poser* ses nombreux prétendants

CHOCOLAT FRANÇON

AU LACTOPHOSPHATE DE CHAUX ET A LA KOLA

Par son rôle essentiel dans la formation des os et son action stimulante de la nutrition, le lactophosphate de chaux est le meilleur reconstituant.

Directement assimilable par les voies digestives, il n'occasionne, à l'encontre des autres préparations de phosphates, ni constipation, ni maux d'estomac.

Ces avantages, associés à ceux de la Kola, le tonique par excellence du système nerveux et du cœur, font du Chocolat Françon l'arme préférée des médecins pour combattre maladies des os, tuberculose, chloro-anémie, palpitations, essoufflement, épuisement nerveux.

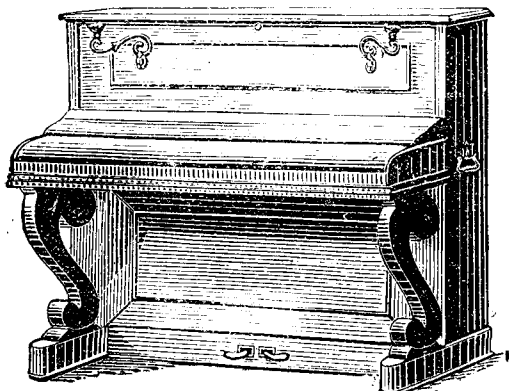
Dépôt général, Pharmacie Françon, Lyon, place Bellecour, 21, et bonnes pharmacies. Prix : 3'50 la boîte; poste, 30 c. en sus (franco par 2 boîtes).



Adrien Rey

17, rue de la République, à Lyon

MAISON DE CONFIANCE, FONDÉE EN 1807



La Maison a toujours en Magasin un choix considérable de PIANOS DES MANUFACTURES

Pleyel

Henri Herz

H France & Co

Erard

J. Marcus

Elcké, etc., etc.

NEUFS & D'OCCASION

Meilleur marché que partout ailleurs

Envoi franco du Catalogue illustré, donnant l'énumération de tous les Pianos d'occasion avec leurs prix véritables.

Cliché E. Sédaro

jusqu'au retour de son époux, nul n'ignore que cette vertueuse princesse défaisait régulièrement chaque nuit son travail de la journée; ayant ajourné son choix — parmi ces soupirants naïfs — jusqu'à l'achèvement de son interminable ouvrage.

Il paraît même que l'exemple de sa fidélité n'était guère contagieux, puisque les tribunaux n'ont jamais retenti d'aucun procès en contre-façon.

Désireuse de répondre à la légitime impatience des Parisiens, la fille d'Icarius résolut de déployer une activité fébrile dans l'exécution de cette nouvelle œuvre, qu'elle commençait sous le signe zodiacal de l'Ecrevisse.

Instruite à l'école d'Amphion — qui bâtit la ville de Thèbes aux seuls sons de sa lyre — elle soumit son projet à « une commission parlementaire » dont l'éloquence mélodieuse devait pousser les moëllons à se superposer dans l'ordre architectural voulu.

De nombreuses années s'écoulèrent avant que les fondations émergeassent à la surface du sol.

Plusieurs générations d'hommes s'étaient succédées sur la place Boieldieu sans qu'on sût même si le monument s'édifierait en façade sur le boulevard ?... tel, le paysan de Nadaud mourût sans avoir aperçu Carcassonne!

Les grands-pères montrent cependant à leurs petits-enfants quelques fragments de la première pierre, qui faillit être posée par Pépini-Bref, fondateur de la dynastie Carnotvini-gienne, actuellement régnante sur notre belle France. (On entend, en sourdine, l'hymne national du « Père la Victoire. ») —

Certains calculs — très approximatifs — permettent pourtant d'espérer que les futures artistes du théâtre s'agiteront bientôt dans les entrailles maternelles.

En commémoration de cette bonne nouvelle, une messe de « bout-de-siècle » sera dite pour le repos de l'âme des sénateurs et des députés qui auraient dû voter — jadis — les crédits nécessaires à la résurrection de notre seconde scène lyrique.

Dans le but d'éviter le retour de l'épouvantable catastrophe qui la réduisit en cendres, la nouvelle salle ne comptera que des baignoires; la scène sera remplacée par un aquarium, les coulisses par des cascades, et le souffleur par un jet d'eau.

Quant à l'éclairage, il sera assuré par des fontaines lumineuses.

Toutes les représentations se donneront en grande pompe.

Ces précautions indispensables, auront pour conséquence un changement radical dans la tenue des spectateurs, qui ne seront admis qu'en caleçon de bain; tandis que les spectatrices — sauvegardant la pudeur naturelle au sexe de Judic et de Louise Michel — adopteront, comme costume de gala, une bouée de sauvetage élégamment drapée.

Le spectacle d'ouverture sera choisi dans le répertoire d'un célèbre compositeur du XXIX^e siècle, dont la généalogie remonte — à travers la nuit des temps — jusqu'à l'antique maître Orphée qui, victime de la vie infernale de sa femme Eurydice, périt déchiré par des bachantes Offenbachiques... enivrées pour avoir bu, dans la coupe du succès — au Théâtre-Bellecour — un verre de lait.

Le programme de cette solennité et la biographie des étoiles qui y prendront part seront distribués, à la porte, par le dernier descendant de Loque-Roy, ex-ministre et barde gaulois à qui nous devons la Tour Eiffel et le vau-deville épique « *Le zouave est en bas* » — deux chefs-d'œuvre également grandioses, quoique d'inégale hauteur.

Enfin, nous apprenons — au moment de mettre sous presse — que cette soirée d'inauguration aura lieu... aussitôt après le triage des élus dans la vallée de Josaphat.

FRANC-SILLON.

MONTPELLIER

GRAND-THÉÂTRE. — Quinzaine bien remplie que celle qui vient de s'écouler et spectacles variés autant que choisis, que les lecteurs du *Passe-Temps* en jugent par eux-mêmes :

Nous avons eu successivement *Miss Helyett*, le *Songe*, la *Favorite*, *Si j'étais Roi*, *Robert*, *Aida*, la *Périorole*, la *Fille du Régiment*, *Zampa* et les *Huguenots*.

Il y en avait vraiment pour tous les goûts.

Nous ne donnerons pas le compte rendu de l'interprétation de ces divers ouvrages, ce serait nous répéter trop souvent. Qu'il nous suffise de dire que les artistes ont tous été à la hauteur de leur rôle et que le succès qu'on leur a fait était bien mérité.

Nous ne reviendrons pas non plus sur *Miss Helyett*, l'appréciation que j'en ai donné dans ma dernière Chronique, se confirmant de plus en plus. Trois représentations de cet ouvrage ont été un succès pour les artistes : M^{lles} Du-laurens, Dupont, Massagé; MM. Audra, Roger, Crutel, etc... c'est tout. *Miss Helyett* pourra encore tenir l'affiche en matinée et en représentation populaire, mais non pour des représentations d'abonnés.

Salle comble, vendredi, au théâtre, il est vrai que l'on ne jouait pas *Miss Helyett*, mais bien le *Songe*. Nos premiers sujets ont été fêtés et rappelés. Les applaudissements ont commencé après l'air d'entrée de M. Darnaud, qui joue et chante le rôle de Falstaff à la perfection.

M. Monteux, très en voix et comédien consommé, a chanté Vilhan à son honneur, et M. Roger, Latimer, a été l'objet d'une ovation après sa romance.

Que dire de nos gracieuses chanteuses, M^{lles} Gabriel et Dupont, les applaudissements ne leur font pas défaut, c'est dire si elles sont appréciées.

Dans la *Favorite*, nous avons eu le plaisir d'applaudir M^{lle} Villa, une artiste que l'on n'a pas souvent le bonheur d'entendre et qui tient le rôle de Léonore de manière à contenter les plus difficiles.

M. Berger, très bien en Fernand, M. Talazac soulève les bravos avec sa belle voix et M. Vilette, Don Alphonse, est toujours superbe, c'est un artiste que l'on revoit avec plaisir.

Je ne parlerai de *Robert* et des *Huguenots*, que pour relater les bravos que sait s'attirer notre première chanteuse, M^{lle} Carrère, toujours applaudie par un public admirateur de son beau talent.

L'on nous apprend que la première de *Patrie* est enfin fixée à mardi prochain. Cet opéra est attendu avec impatience par les compatriotes de son auteur M. Paladilhe.

Je terminerai cette chronique en présentant mes meilleurs souhaits de bonne année aux aimables lecteurs et gracieuses lectrices et abonnés de notre cher *Passe-Temps*.

GUULO.

LE BOUQUET

— POÈME —

Jeanne et Raoul s'étaient rencontrés dans le monde ;
Lui, s'éprit aussitôt de la belle enfant blonde,
Elle, revit en rêve et voulut pour époux
Ce grand jeune homme brun au front pensif et doux.
Ils étaient mariés depuis plusieurs années,
Et ce furent alors des heures fortunées
Que celles où s'aimant d'un amour éternel
Ils marchaient tous les deux dans le sentier béni.
A ce jardin fécond trois fleurs étaient écloses,
Tendres comme un baiser, fraîches comme les roses,
Et ces trois fleurs allaient en s'épanouissant.
Heureuses, sous un ciel d'azur éblouissant.

Mais qui donc ici-bas peut soustraire à l'envie
Son foyer, son repos, son bonheur et sa vie ?
Personne. On les voyait trop unis, trop heureux,
Et la haine jalouse allait fondre sur eux.
Un jour, elle trama certain complot infâme
Et mit sur le chemin de Raoul une femme.
Troublante, enchanteresse au pénétrant regard,
C'était une charmeuse habile dans son art,
Belle, avec des yeux d'ange, une tête de reine,
Une âme de démon dans un corps de sirène,
Rien n'égalait sa ruse, elle savait comment
On agit pour séduire et tromper un amant.
Et lui s'abandonnait, lui pourtant, le modèle,
Lui, le père adoré, l'époux tendre et fidèle,
Il se laissait ainsi par le mal envahir,
Et la foi, la foi sainte, il allait la trahir !

Ah ! quand les passions déchaînent leurs tempêtes
Et qu'un vent de folie a fait courber les têtes,
Quand, se voilant la face, et d'eux-mêmes honteux,
Ils vont sacrifier pour un plaisir douteux
Les plus sacrés devoirs et les plus nobles tâches,
Oui, c'est une infamie et les hommes sont lâches !

L'heure du rendez-vous sonnait. Pâle et troublé,
En embrassant les siens, Raoul avait tremblé
Aimante et résignée, à son cou suspendue :

« — Le monde est exigeant, disait Jeanne éperdue,
Il me prive de toi ce soir, oh ! ces amis !...
Es-tu donc obligé ? — »

« — Sans doute, j'ai promis — »
« — Eh bien, va, mais au moins pendant cette soirée
Pense à tes chers petits, à ta femme adorée,
A ceux qui n'ont plus rien quand tu les à quittés
Et dont le seul bonheur est d'être à tes côtés ! — »

A peine dégagé de cette douce étreinte,
Il sortit emportant la pure et vive empreinte
De la brûlante larme et du chaste baiser
Que Jeanne sur son front, venait de déposer.
Il s'éloignait courant à sa folle aventure
Et s'appêtait à faire avancer la voiture,
Quand il se ravisa soudain et vivement
Remonta sans mot dire à son appartement.
Mais pourquoi cherchait-il à glisser comme une ombre
Le long du vestibule et du corridor sombre.
Pourquoi tout ce mystère et pour quelle raison
Entrer comme un voleur dans sa propre maison ?
Pourquoi ? C'est qu'en son trouble et son humeur morose,

Il venait d'oublier au fond d'un meuble rose,
Soigneusement caché, certes, et qui lui manquait
Pour son ensorceleuse, un splendide bouquet.
Il le saisit et fit quelques pas dans la chambre
Qu'éclairait faiblement un soleil de décembre ;
A travers ce rayon pâle et glacé du soir,
Raoul eut froid au cœur, et triste, vint s'asseoir
Obsédé malgré lui d'une pensée amère.
Il se trouva devant le portrait de sa mère,
Un peu plus loin celui de sa femme, au milieu,
Les dominant, un Christ, sainte image de Dieu.
Alors, il lui sembla que fièvre et tête haute
Sa mère en le fixant lui reprochait sa faute,
Il vit les traits de Jeanne à l'instant s'altérer,
Son visage pâlir et ses grands yeux pleurer,
Il crut que la victime auguste du calvaire
Le suivait d'un regard plus profond, plus sévère
Et qu'un passé béni s'effaçait pour toujours
Avec les souvenirs radieux des beaux jours !...
Raoul se releva. Sans se laisser abattre,
Il apprit à souffrir et se mit à combattre,
Mais la lutte était rude et de ses doigts tremblants
S'échappèrent bientôt roses et lilas blancs.

Tout à coup une voix fraîche, vibrante et claire
Fit résonner l'écho près de lui. C'était Claire,
Son espiègle chérie ; elle l'avait surpris
Et par elle aussitôt le bouquet fut repris.

« — Qu'il est joli ! criait la fillette, j'espère
Que tu vas le donner à maman, petit père ! — »

« — Oui, ma gentille, viens ! — »

Et d'un air triomphant
Dans ses deux bras vers Jeanne il emportait l'enfant
Et lui disait joyeux :

« — Sois heureuse et contente !
Elle n'a pas été bien longue ton attente !
Je reviens en amant fidèle, me voici
Pour ne plus te quitter. Oh ! qu'il fait bon ici !...
Embrasse-moi, souris, et puis séchons ces larmes,
Tu n'auras plus jamais de chagrins ni d'alarmes ;
Cachés dans les buissons, les oiseaux favoris
Sont protégés du ciel au fond des bois fleuris,
Que Dieu nous garde ainsi loin de l'ange rebelle,
Et quant à ce bouquet, il est pour toi, ma belle !

Pierre BRONDEL.

LISE

— NOUVELLE —

Ce soir-là, il y avait de la tristesse dans la maison de Hans Brèmer, située à l'extrémité d'Escheim, un village alsacien coquettement assis sur les bords de la Zorn. Né sur les limites du Schwarzwald, Hans Brèmer était venu très jeune, très pauvre en Alsace, et depuis deux ans il s'était marié à Lise Wirthel. En l'épousant, il avait fait surtout un mariage d'intérêt.

Oh ! ce n'était pas qu'elle fût laide, Lise, avec ses grands yeux veloutés, noirs comme le ruban qui enserrait ses cheveux ; avec sa taille fine et sa démarche pleine de souplesse, mais son caractère vif, enjoué, son puissant patriotisme, convenaient peu à cet Allemand apathique, rêveur, mystique, qui sans cesse exaltait son pays qu'il n'avait pas connu.

Toutefois, s'il aimait peu Lise, il s'efforçait de lui laisser croire le contraire, et dans tout le village d'Escheim le ménage Brèmer était cité comme un modèle, tant il est vrai que les caractères les plus opposés paraissent souvent les mieux assortis.

Cependant des complications étaient survenues de l'autre côté du Rhin ; des dissentiments s'étaient élevés entre la France et l'Allemagne ; on laissait entrevoir l'éventualité d'une guerre entre les deux pays, et Hans avait parlé d'un départ possible.

Ce soir-là, plus que jamais, il parlait de ce départ : l'état des choses s'était aggravé, si la guerre éclatait, il devrait rejoindre les troupes allemandes. La tristesse de Lise s'expliquait, elle suppliait son époux de ne pas aller se joindre aux ennemis de sa patrie adoptive, elle le conjurait surtout de ne pas l'abandonner, elle sa Lise, qui l'aimait tant.

A cela il ne répondait rien, ou bien il montrait vaguement l'improbabilité de la guerre ; c'était une chimère dont il ne fallait pas se préoccuper, tout s'arrangerait, personne ne désirant la lutte. Lise, confiante, se blottissait toute frissonnante contre lui, et dans un baiser lui murmurait, encore inquiète : Quoi qu'il en soit, tu n'iras pas là-bas !

Les événements se pressaient, les divisions s'accroissaient, l'attente était devenue impossible, la guerre éclata, les sombres nuages de l'horizon s'étaient entr'ouverts sur le ciel sanglant de 1870 !

Hans partit.

Jusqu'au dernier moment Lise avait cru qu'il resterait ; cela lui semblait si juste. Sa patrie véritable ce n'était pas l'Allemagne d'où la misère avait chassé ses parents, c'était la France, où il avait grandi, où il avait cessé d'être pauvre, où il avait vu le bonheur lui sourire, où elle lui avait donné tout son amour....

OUVERTURE

le 17 Janvier du

G^D HOTEL DE RUSSIE

6, Rue Gasparin, 6

DÉJEUNERS, 2^{fr}50 ; DINERS, 3^{fr}50

Vin compris

TABLE D'HOTE

RUMSTEAKS A LA RUSSE

Salles. — Vêrandas pour Soirées

D^R DUCHARME

3, cours de la Liberté, 3

Maladies de la peau, des voies urinaires et contagieuses. Electricité. Traitement spécial des ulcères.

Cabinet de 9 à 11 h. et de 1 h. 1/2 à 4 h



Cahiers à 5 c., 10 c., 20 c.
NIL cartonné (fabrication spéciale),
200 feuilles 10 c.

CRÈME SIMON
Le Cold Cream
par excellence et sans rival
GUÉRIT
Gerçures, Rougeurs
et toutes les
Affections légères
de la peau
Se défier des nombreuses imitations
EN VENTE PARTOUT

AVIS AUX DAMES

Broderies à la main pour **Trousseaux, Linge de Table**, etc. — Travail à façon très soigné. — Prix modérés.

M^{lle} BOUYGOURue Confort, 14, au 3^{me}

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES SPÉCIALITÉS HYGIÉNIQUES

VÉRITABLE ALCOOL DE MENTHE

PIPERITA

Elixir Anti-Épidémique

Souverain contre les indigestions, Crampes d'estomac, Maux de tête, Coliques, etc., etc.

VASELINE SAUZÉ

Nouvelle Crème hygiénique

contre toutes les altérations de la peau, ne contenant ni métalloïde ni amidon et ne rancissant jamais.

LYON — PARIS

Rien n'avait pu le retenir : l'Allemagne devait lutter, il lutterait avec elle ; et il était parti, un soir, sans presque lui dire adieu, sans chagrin, tandis qu'elle versait tant de larmes !

Tout d'abord Lise eut une consolation : l'espérance de voir la France victorieuse. Son frère était également parti, mais pour combattre dans les rangs français.

Tout son être se soulevait contre ce Brémer qui l'avait quittée... Ah ! s'il revenait, comme elle lui cracherait son mépris au visage.

Fol espoir, trop vite détruit par la défaite et l'invasion. Quelle sombre douleur étreignait maintenant Lise, quand le canon grondait à l'horizon, empourpré par ces affreux couchers de soleil, miroirs de la sanglante rosée qui couvrait la Patrie.

Pauvre Alsace ! Pauvre France !

Un jour elle reçut une lettre de Hans. Il avait été à Sedan ; un rude combat, une belle victoire ! Il espérait qu'elle comprendrait enfin la supériorité du peuple allemand, qu'elle lui pardonnerait son départ précipité, commandé par un devoir inflexible, etc.

Le lâche ! pensait-il donc qu'elle allait à son tour renier sa patrie vaincue, mutilée ? Espérait-il que le triomphe de ces féroces vainqueurs allait la réjouir, alors que le glas sonnait, incessant et lugubre, pour les vaillants fils de la France tombés héroïquement dans une lutte horrible à vingt contre un ?

Et son frère, à elle, où était-il ? à ces heures maudites, faites d'inquiétudes et d'angoisses, son sang ne criait-il pas vengeance... et lentement, silencieusement, des larmes coulaient de ses yeux.

Quelques jours plus tard une autre lettre annonçait que Hans Brémer avait été grièvement blessé, en Champagne ; on l'avait évacué sur Strasbourg ; il serait ramené chez lui.

Le lendemain, un avis officiel faisait connaître à Lise la mort du soldat Fritz Wirthel, son frère, tué quinze jours auparavant devant Sedan.

À la nouvelle de cette mort, Lise tomba dans un morne désespoir, avant-coureur des suprêmes résolutions, sa douleur fit place à une haine implacable contre ces Allemands maudits, et lorsqu'on apporta son mari, quelques heures plus tard, elle ne ressentit pour lui, en son cœur brisé, que du mépris et de la honte.

À tout autre moment, elle eût été émue, à la vue de cette pâle figure, entourée de bandages, contractée par la souffrance ; maintenant il lui semblait que chaque plainte du blessé lui enlevait une partie de sa peine, que chaque hoquet de douleur allégeait sa poitrine oppressée et que plus il approchait du tombeau, plus elle sentait la vie circuler dans tout son être.

De longues heures se passèrent ainsi...

Un moment, Hans fut seul avec elle, il se souleva péniblement :

— Ma chère Lise, dit-il...

Elle eut un geste de répulsion, de dégoût ; il s'en aperçut.

— Madame, reprit-il, j'ai dû vous faire beaucoup de mal... oh ! vous devez bien me haïr, mais je vais mourir, je le sens... voulez-vous me pardonner ?

Puis il retomba affaissé sur son lit, la respiration haletante.

Il faisait sombre, et Lise, la tête dans ses mains, paraissait vouloir éloigner les pensées qui hantaient son âme.

Lui pardonner ! eh bien oui, elle lui pardonnerait, elle l'avait aimé, il se repentait, il mourrait heureux... s'il mourait.

Soudain un voile rouge passa devant ses yeux, elle vit son frère tomber sous une balle allemande, la sienne peut-être !

Ainsi elle donnerait une suprême consolation à celui auquel ne le rattachait plus que les liens de la haine ? Jamais.

Combien il était loin, cet amour aujourd'hui si brisé, qu'elle avait eu pour lui, qu'en était-

il resté ? Si le ciel lui avait donné un enfant peut-être serait-elle moins implacable, mais elle n'avait rien, rien, rien.

Hans se soulevait encore une fois, et d'une voix plus faible, plus haletante, lui disait :

— « Madame, je vous en supplie..., nous nous sommes aimés.... Non, je ne veux pas mourir ainsi, je ne veux pas.... Ce serait trop affreux. Oh ! ayez pitié, Lise... madame.

Il se raidissait, les mains crispées, le visage torturé par un spasme d'effrayante douleur, luttait contre un ennemi imaginaire, puis se tournait suppliant vers Lise.

Du dehors venait la voix lugubre du canon, vaguement unie au son de l'Angelus.

Par une rapide envolée de sa pensée, Lise vit la France en deuil, pleurant la perte de ses enfants morts pour elle, et, dans sa rage impuissante, maudissant l'ennemi.... elle aussi, frémissait à cette horrible vision, elle aussi s'apprêtait à maudire, puis elle vit le Calvaire et la voix de l'Homme-Dieu sembla lui jeter ce mot suprême : pardon !

Elle s'approcha du lit et sur les lèvres d'Hans elle posa les siennes : un pâle sourire éclaira la figure du mourant.

— Que tu es bonne, Lise, chère Lise....

Et de ses mains glacées il étreignit les mains brûlantes de la jeune femme, qui détournait la tête.

— Oh ! regarde-moi, je serais si heureux.

Lise le regarda.

— Que tu es bonne....

Un dernier sourire éclaira la figure de Hans. La cloche s'était tue, le canon continuait à gronder. Lise tomba à genoux et fondit en larmes. Elle ne pouvait plus avoir de haine : Hans était mort !

Lucien d'ORNEX.

CHANT DU SOMMEIL

Fais dodo mon baby, fais dodo mon bel ange,
Mon tout beau chérubin, mon bijou, mon trésor,
Fais dodo, dit la mère à l'enfant qu'elle endort
Tandis qu'il se tremousse et gazouille en son lange.

Et, chantant et berçant, délicate elle arrange
Un bras nu, fait rentrer un pied rose qui sort,
Et se penchant craintive, écoute... écoute encor,
Si le souffle n'a rien de pénible et d'étrange.

Puis s'endort à son tour mais son cœur en éveil,
Vigilant, cher bébé, protège ton sommeil ;
Dors en paix sous son aile, ainsi près de sa couche.

Car si quelque danger venait t'y menacer,
Cette mère aux regards si doux pour caresser,
Bondirait devant lui, frémissante et farouche.

J.-M. LENTILLON.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

Bien que nous soyons à la veille de la réponse des primes, la séance a été des moins intéressantes, les cours n'ont pour ainsi dire pas varié et les différences que nous avons à constater sont pour la plupart en moins value sur hier.

Le 3 0/0 a baissé de 5 c. à 95 02, le 3 0/0 Nouveau cote 95 fr., l'Amortissable 96 40 et le 4 1/2 105 10.

Le Crédit foncier clôture à 1,240 au lieu de 1,245 précédente clôture. La Banque de Paris finit à 70 25, le Crédit lyonnais à 79 25.

La Société générale s'inscrit à 473 et la Banque d'escompte à 402 50.

Le Suez passe de 2,718 75 à 2,716 25.

L'Italien à 92 05 est fermement tenu, les Fonds russes ont peu varié, le 4 0/0 Consolidé à 94 1/2 et le 3 0/0 Nouveau à 78 9/16.

L'Extérieure est très faible à 65 1/8, le Portugais reste à 33 fr.

En banque les obligations de la Compagnie nationale d'électricité (système Fenanti) sont recherchées à 140 et 145 fr.

Le Champ d'or se traite à 65 fr. Rappelons

qu'un acompte de 250 sur l'exercice en cours sera mis en paiement à partir du 16 janvier prochain.

Les Allumettes ottomanes sont demandées à 137 et 138 75.

L'ÉCHO DE LA SEMAINE

Sommaire du dernier numéro.

Chronique : L'Assassin, par Eugène Clisson. — Semaine politique : Le seul moyen d'éviter la guerre, d'après M. Tallichet (*Débats*). — L'Arbre de la science, par Henry Maret. — Echo de partout : L'assassin de M^{me} Dellard devant la cour d'assises. — Analogie d'Anastay avec le héros de *Crime et Châtiment*. — Les baraques du Nouvel-An et la question du jour. — Albert Wolf, et Henri de Lapommeraye. — Le Salon des idéistes. — Histoire de la semaine : Les Vieux, par Pierre Sales. — Portraits contemporains : Mgr Freppel, par Jules Delafosse. — Petits Mystères de Paris : Comment on fait un journal, par Léon Roux. — Roman : Les rois en exil, par Alphonse Daudet. Paris nocturne : Promenades à travers les cabarets et les bouges, par M. Bignon. — La Semaine littéraire : (Saint-Amand : la cour de Charles V. — A. Silvestre : la Russie). — La Semaine dramatique (la dernière représentation du Théâtre Libre), par Jules Lemaitre. — La Semaine fantaisiste : Tout à l'huile, par Alfred Millaud. — Les Merveilles de la Nature : Le Sens des animaux, par Arvède Barine. — Le Tour du monde (curiosités universelles), par Le Chercheur. — Retour de fête en Sardaigne, par Gaston Vuillier. — Ma lanterne magique : Baraques du Nouvel-An, par Gulliver. — La Vie mondaine, par une Parisienne. — Petite bibliographie de la Semaine, par Eugène Godin. — Livres, correspondance, etc.

Le Japon artistique, par S. BING. Une publication d'art qui vient combler une lacune. Il y a maintenant tout près de vingt années que la contrée, longtemps mystérieuse, du *Soleil levant* nous a ouvert ses portes, et néanmoins la grande masse du public ignore encore à quel degré de raffinement l'art de ce pays avait atteint avant notre contact. C'est commettre une insigne erreur que de vouloir en chercher la trace dans les objets courants qui se fabriquent en masse pour les besoins de notre marché commercial, et malheureusement peu de gens ont été en situation de s'initier aux beautés des œuvres marquantes que les grandes époques ont léguées à notre génération.

Le JAPON ARTISTIQUE ira dans toutes les mains. Les gens du monde l'accueilleront comme une œuvre de goût et d'élégance, en même temps que l'extrême modicité de son prix le mettra à la portée des travailleurs les plus modestes.

Le JAPON ARTISTIQUE publiera chaque mois, avec des chroniques d'art signées de noms tels que MM. Ph. Burty, Edmond de Goncourt, Louis Gonse, Hayaski, Paul Mantz, Roger Marx, Antonin Proust, A. Renan, une nombreuse série de planches hors texte admirablement tirées en couleurs où nos industries d'art trouveront une mine inépuisable de motifs nouveaux et charmants.

Il appartenait à M. Bing, rompu de longue date à l'étude de ces matières, d'entreprendre une œuvre de vulgarisation exclusivement consacrée à cette partie essentielle et si mal connue de l'art japonais.

Bureaux : 22, rue de Provence. — Un an, 20

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE POPULAIRE

Publiée sous la direction de

CAMILLE FLAMMARION

PHYSIQUE POPULAIRE

Par Emile DESBEAUX,

Lauréat de l'Institut.

La Physique étudie les Forces de la Nature et l'utilisation de ces forces.

Les découvertes extraordinaires, faites en ces derniers temps, reposent sur les appropriations nouvelles de ces Forces.

Les progrès de la Science physique sont devenus tout à coup si rapides, les phénomènes Physiques sont apparus avec une fécondité si prodigieuse, qu'un Livre nouveau — qui relate ces progrès, qui explique ces phénomènes — est devenu indispensable.

La Physique populaire de M. Emile DESBEAUX vient répondre à ce besoin, vient satisfaire à l'ardente curiosité des esprits modernes qui aspirent à pénétrer les Mystères dont nous sommes enveloppés, et à parvenir à la connaissance intime et complète de la vie des choses.

La Physique populaire est le quatrième volume de la Bibliothèque fondée par Camille Flammarion dans le but d'exposer, sous une forme accessible à tous, l'ensemble des connaissances humaines.

Cet ouvrage, magnifiquement illustré, mettra sous les yeux des lecteurs toutes les découvertes nouvelles de la science et de l'industrie, les diverses applications de l'Energie, le Phonographe, le Téléphone, le Téléphonographe, le Téliote, ainsi que les manifestations si variées des forces de la nature, l'Energie électrique, l'Energie lumineuse, l'Energie calorifique, merveilleux phénomènes, qui s'accomplissent chaque jour autour de nous et constituent, en somme, la vie de la Terre et le cadre de la vie humaine.

Les précédents ouvrages de M. Emile Desbeaux, couronnés à deux reprises par l'Académie française, adoptés par le Ministère de l'Instruction publique pour les bibliothèques scolaires et populaires, traduits en plusieurs langues, sont un sûr garant du succès auquel est destinée la Physique populaire.

La Physique populaire est publiée en 100 livraisons à 10 centimes et en 20 séries à 50 centimes, format grand in-8° Jésus.

Il paraît deux livraisons par semaine. — On peut souscrire à l'ouvrage complet, reçu franco en séries, à leur apparition, contre un mandat de 10 francs adressé aux éditeurs :

C. MARPON ET E. FLAMMARION

26, rue Racine, Paris.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

CIRCULATION A DEMI-PLACE

Le public peut se procurer dans toutes les gares de chemins de fer de l'Etat, de l'Est, du Midi, du Nord, d'Orléans, de l'Ouest et de P.-L.-M. des cartes donnant droit de circuler à demi-place sur les sept réseaux, moyennant le versement préalable d'une somme de :

	1 ^{re} classe.	2 ^e classe.	3 ^e classe.
Pour 3 mois.....	200 fr.	150 fr.	110 fr.
6 mois.....	300 »	225 »	165 »
1 an.....	400 »	300 »	220 »

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

VERMOREL

Constructeur à VILLEFRANCHE (Rhône)

DÉFENSE CONTRE LE

PHYLLOXÉRA

PALS INJECTEURS

PERFECTIONNÉS

Sulfure de Carbone — Charrues-Vignerones

Pompes à Vin — Alambics

DEMANDER LES TARIFS

M^{me} VICTORIA

Somnambule, rue de Penthièvre, 11, angle pl. Perrache. Reçoit de 9 à 11 h. et de 2 à 5 h.

GRAND HOTEL

DE

BELLECOUR

20, Place Bellecour, 20

ÉTABLISSEMENT DE 1^{er} ORDRE

Pour dîners de Noce et repas de Corps.

Photographie CAVAROC

6, rue Victor-Hugo, 6

PRÈS BELLECOUR

« PRIX »

6 Cartes ordinaires 2⁷⁵

12 Cartes ordinaires..... 5⁰⁰

6 Cartes émaillées ou satinées.. 5⁰⁰

12 Cartes émaillées ou satinées 8⁰⁰

OUTILLAGE D'AMATEURS et d'Industrie

FOURNITURES pour le DÉCOUPAGE



A. TERSOT, b^{le} s. g. d. g.
16, rue des Gravilliers, 16, PARIS
Premières récompenses à toutes les Expositions
Fabrique de Tours de tous systèmes et de Scies mécaniques et scies à découper (Plus de 60 modèles).
OUTILS de toutes sortes
BOITES D'OUTILS
Le Tarif-Album (plus de 270 pages et 700 gravures) envoyé franco contre 0 fr. 65.

VENTE ET EXPÉDITIONS

DE TOUTES LES

Eaux Minérales Naturelles

FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Entrepôt général : E. MAUGUIN

5, place des Célestins, 5

ANGLE DE LA RUE DES ARCHERS

LYON

Concessionnaire des eaux d'ÉVIAN-LES-BAINS (Source CACHAT), en bouteilles de 10 et 25 litres.

DÉPURATIF AMÉRICAIN

du Dr Mauritz BROWN

Employé avec succès contre Rhumatismes, Maladies de la peau (Eczémas, Boutons, Rougeurs, etc.), suite de maladies contagieuses et toutes celles causées par un vice quelconque du sang.

Il est agréable au goût, ne fatigue jamais l'estomac et se prend en toutes saisons.

Dépôt pour Lyon : Pharmacie CHILDEBERT, rue Childebert, 17.

OUVRAGES DE M. CHARLES FUSTER

Pour recevoir franco ces ouvrages, il suffit d'en faire la demande au bureau du SENEUR, 92, boulevard du Port-Royal, à Paris.

POÉSIE

L'Ame Pensive (2 ^e édition).....	3 ⁰⁰
Les Tendresses (2 ^e édition).....	4 ⁰⁰
Poèmes (2 ^e édition).....	4 ⁰⁰
L'Ame des Choses (4 ^e édition).....	4 ⁰⁰
Le Siècle Fort.....	0 50
Sonnets (2 ^e édition).....	1 ⁰⁰
Devant la mer grande.....	2 ⁰⁰

PROSE

Contes sans prétention.....	2 50
Essais de Critique (3 ^e édition).....	3 50
Les Poètes du Clocher (édition princeps).....	10 ⁰⁰
(3 ^e édition).....	6 ⁰⁰
Les Pensées d'une Femme.....	0 50
Un Prince Ecrivain.....	0 50

L'ANNÉE DES POÈTES (1890)

Prix : DIX francs.

Aux bureaux du Seneur, 92, boulevard du Port-Royal, Paris.

LA MODE FRANÇAISE

67, rue de Grenelle, Paris.



Le Journal la MODE FRANÇAISE est de tous les organes s'occupant des modes féminines et des intérêts de la famille, le mieux illustré, le plus au courant des nombreuses créations élégantes, le mieux renseigné sur les tissus et leurs accessoires qui se porteront chaque saison.

La partie littéraire, confiée à Madame la baronne de CLESSY avec la collaboration de MARYAN, Marthe LACHÈSE, Gabrielle BÉAL, Georges du VALLON, etc., etc., est morale, instructive et récréative. La correspondance continuelle que ce journal entretient avec ses abonnées, répondant aux questions les plus diverses d'ordre intime, d'usages et de convenances du monde et donnant des renseignements souvent utiles dans les familles sur les détails de notre organisation militaire, administrative, judiciaire, etc., intéresse tout particulièrement ses nombreuses lectrices.

La MODE FRANÇAISE paraît tous les samedis. Ses éditions sont au nombre de 4, savoir : la première à 12 francs ; la deuxième à 16 francs ; la troisième à 18 francs ; la quatrième à 25 francs.

On s'abonne directement et sans frais dans tous les bureaux de poste.

Adresser aussi mandat-poste à M. ORSONI, directeur, 67, rue de Grenelle.

Envoi franco et gratuit d'un spécimen sur demande affranchie.

A la Grande Maison

DE PARIS

SUCCURSALE DE LYON

Exposition universelle 1889
MÉDAILLE D'OR
La plus haute récompense.

4, PLACE DES JACOBINS, 4
(Entrée unique sous la Véranda)

Exposition universelle 1889
MÉDAILLE D'OR
La plus haute récompense.

HABILLEMENTS, CHAPELLERIE, LINGERIE

Bonneterie pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants

VÊTEMENTS SUR MESURE

Demandez dans tous les Cafés
ET PRINCIPAUX

ÉTABLISSE-
MENTS

MOKAOWA
Liqueur
DIGESTIVE

Dépôt Général :

LYON, 38, rue de Séze, 38, LYON

CONTRE

Convulsions et Vers

de votre enfant donnez le vermifuge à la
marque **ÉLÉPHANT**, 3 paquets 30 cent.,
chaque mois c'est la dose. Il est très efficace
le **Vermifuge Rose**.
Pharmacie PRIVAT, à Lodève.
A LYON : rue Lanterne, 32, et place
Bellecour, 21.

M^{ME} CHATELUX sage-femme
1^{re} cl., reçoit
des pensionnaires, q. Archevêché, 5, Lyon.

Étrennes 1892

JOURNAL DES DEMOISELLES

Edition mensuelle. — rue Vivienne, 48.

PARIS, 10 fr. — DÉPARTEMENTS, 12 fr. — SEINE, 11 fr.

Les abonnements partent du 1^{er} janvier de chaque mois.

Cinquante-huit années d'un succès toujours croissant ont constaté la supériorité du
Journal des Demoiselles, et l'ont placé à la tête des publications les plus intéres-
santes et les plus utiles de notre époque.

A un mérite littéraire unanimement apprécié, le journal a su joindre les éléments
les plus variés et les plus utiles.

Chaque livraison renferme :
1^{re} **32 pages de texte** : Instruction, littérature, éducation, modes, etc ;
2^o **Un Album de patrons, broderies, petits travaux**, avec explication en
regard, formant à la fin de l'année une collection de plus de 500 dessins ;
3^o **Une feuille de patrons, grandeur naturelle, imprimés ou découpés**,
soit environ 100 patrons par an ;
4^o **Une ou deux gravures de modes coloriées**, soit 18 par an ;
5^o **Modèles de Tapisseries ou de petits travaux en couleurs** ;
6^o **Annexes variées** : Tapisseries par signes. — Imitations de peinture. —
Musique. — Opérette. — Chiffres enlacés. — Alphabets. — Cartonnages. —
Abat-jour. — Calendriers, etc.

Envoyer un mandat de poste à l'ordre du Directeur

ENVOI GRATUIT D'UN NUMÉRO SPÉCIMEN

Elixir, Pâte et Poudre

DENTIFRICES

Eugène BONNARIC

EN VENTE : chez tous les Coiffeurs-Parfumeurs.

AGENCE V. FOURNIER

ET

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'AFFICHAGE

LYON — 12 et 14, Rue Confort — LYON

Concessionnaire général et exclusif des murs appartenant à la ville de Lyon et à un grand nombre
de propriétaires

AFFICHAGE GÉNÉRAL

A Lyon, dans toute la France et à l'Etranger

Conditions et prix défiant toute concurrence

Maison organisée donnant toutes garanties d'exécution consciencieuse, pratique et rapide
de toutes combinaisons de publicité par Affichage

PLUS DE SIX CENTS EMPLACEMENTS RÉSERVÉS

Travaux contrôlés — Exécution irréprochable